

# **PIERROT, LA LUNE ET LE FOU**

**PAR PIERRE MEUNIER**

**DESSINS PAR FRANCE LEBON**

Dépôt légal, 2<sup>e</sup> trimestre 1978  
Bibliothèque du Québec, Montréal  
Bibliothèque nationale du Canada, Ottawa.

---

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
Réservés pour tous les pays

*À l'univers,  
de qui j'apprends  
lentement à vivre*

I

**PIERROT : LE CHANT DES HOMMES**

*Une soif s'étend*

*Immense et magnifique,  
Embrase l'oubli,  
Efface l'oubli,  
Pardonne et aime,  
pour se fondre petite,  
Si petite,  
Dans la plaine blanche.*

- Mais oui, je reviendrai bientôt. Je te le promets. Et puis, tu verras, ça passera vite, très vite ! Lui dis-je en essayant de la consoler. Et tu seras très heureuse de me revoir. Nous courrons l'un vers l'autre, et je me jetterai dans tes bras. Nous serons si heureux que nous regarderons les goélands jouer dans le soleil sans rien pouvoir dire.

- ...

- Oui, avouai-je embarrassé, je m'en vais chez les hommes et, pour me reprendre : "Mais je reviendrai, tu sais ! Écoute, tu me disais chaque jour de bien regarder, de

ne cesser de regarder ce qui vit autour de moi, il y a tellement à voir...Et puis, ne sois pas triste. Tu me rends triste et tu m'enchaînes à toi."

Je devinai alors ce qu'elle voulait.

- Tu veux que je te caresse encore un peu?

- ...

- Mai tu es si froide et si sale aujourd'hui lui dis-je, l'œil espiègle.

SPLACHT ! Une grosse vague frappa le rocher sur lequel j'étais étendu. Je me levai d'un bond, le rire aux lèvres.

- Eh ! Ne m'éclabousse pas comme ça, m'exclamai-je en secouant mes cheveux détremvés.

Et d'un regard complice :

- Toi aussi tu es drôle quand tu ris comme ça. Ton écume s'agite en un long sourire blanc. On dirait des centaines de petites bêtes qui accourent me lécher les pieds ! Allez, à plus tard amie ! Le soleil enflammait les nuages. C'est alors que je quittai ma première grand amie, la mer, pour le village des hommes.

\*

Je l'avais connue, ho, ça ne devait pas faire bien longtemps. C'est même la première chose que j'ai aperçu en ouvrant les yeux. Et elle m'avait tellement impressionné dans sa grandeur et son mouvement ! Pensez donc, lorsqu'on survient tout d'un coup, comme ça, sur une étrange planète, tout surpris d'y être sans savoir d'où l'on vient, ni ce qu'on y fait.

Mon arrivée ici a dû beaucoup me bouleverser. Je m'en souviens fort peu ; tout se noie, se confond dans un épais brouillard de formes et de couleurs. Je m'étais soudainement retrouvé seul devant la mer, nu sous le

soleil et le vent. – lors, simplement je m'étais mis à la suivre, sans trop savoir pourquoi; comme s'il était important que la première chose que l'on voit ne s'en aille pas si vite, ne nous laisse pas seul. Et nous marchions l'un devant l'autre. Je ne disais rien - j'étais bien trop impressionné, et d'ailleurs, je ne sais même pas quoi lui dire. Je ne posais pas de question ; elle non plus. Peut-être était-elle arrivée en même temps que moi? On a souvent l'impression que les choses naissent lorsqu'on se rend compte de leur existence. Elle s'en allait alors lentement dans le mugissement de ses grosses vagues ; et moi, je me tenais à quelques pas de celles-ci en les regardant timidement. Elle aussi devait sans doute m'observer, et elle en prenait bien le temps. Le soleil put dessiner ainsi un long trajet dans le silence de notre rencontre. Puis, alors qu'elle était à son niveau le plus bas- - je ne le savais pas -, je me décidai à lui demander :

- Mais où vas-tu comme ça ?

Pour toute réponse, elle m'éclaboussa de ses grandes mains et se tourna vers le rivage.

« Hé là » ai-je crié, le corps tendu, le regard furieux et les cheveux en bataille. Les vagues se mirent à rire doucement, gentiment, de toute leur écume blanche. Je compris alors : ce n'était pas méchant et surtout, la mer me tendait la main ! Je me mis à rire, je n'étais plus seul !

Le reste de la journée s'étendit paisiblement sur l'eau en un mouvement qui me laissait tout émerveillé. Par la suite, je passai mes journées ainsi, à monter et à descendre la grève, saluant la lune au passage. Je sus que la mer était très très vieille et qu'elle connaissait bien des choses. Mais de son visage tout ridé émanait une lueur de neuf, de jeune, à chaque vague le berçant ; comme s'il suivait le cœur du temps et se laissait dessiner par tout ce qui le caressait. Et on n'aurait jamais deviné sa grande sagesse.

J'écoutais les goélands se chamailler entre eux, je humais l'air à l'odeur d'algue et de sel, et je regardais partout, partout : j'avais tellement à voir ! Et mes yeux se trouvaient si petits pour tout avaler ça !

Très jeune et tout fou, je ne cessais de m'étonner de tout ce qui m'entourait. Mon amie me faisait lentement découvrir la vie. Elle vivait avec intensité ses sentiments dans le temps et l'espace qu'occupait son magnifique corps toujours en mouvement. Les sentiments sont tellement vie, le corps tellement soi. Mais moi je trouvais bien difficile de sentir ainsi la vie en soi, comme si elle ne se donnait que peu à peu, à la façon du va-et-vient de la mer, à la façon même dont je regardais autour de moi. Cela prenait corps par mes yeux, mes mains et les pores de ma peau. Je devenais vie, je grandissais. Je sentais le temps m'imprégner de toutes parts et il me fallait le vivre pour devenir temps. Ainsi je parvenais graduellement à l'habiter. Ceci prenait beaucoup d'importance pour moi. Je me rendais compte : la vie m'est sensible par l'espace que j'occupe dans le temps. Habiter espace et temps : c'est ainsi que je vis.

La mer m'apprenait vraiment beaucoup dans son pèlerinage régulier vers la côte des hommes – car c'est ainsi qu'on appelait l'étrange peuple de cette planète.

\*

Un matin, je vins la voir à l'aube, alors qu'elle était lointaine et toute basse. J'allai vers elle :

-Bonjour ! Qu'est-ce que tu as ? Tu as l'air bien triste aujourd'hui ; tes vagues sont toutes petites et toutes douces. Viens, je vais monter jusqu'à la berge avec toi. Et pierre par pierre, la mer entreprit sa marche vers la côte.

-Tu sais, l'autre jour, j'entendais un chant monter de la terre. Ça faisait tout drôle, la planète chantait.

Et la mer me parla des hommes et de leur hymne ; Leur hymne, c'est celui de la terre. Elle me conta leur façon de vivre, leur amour. Elle me dit combien ils étaient bizarres. Ils sont parfois tellement amoureux de tout le monde qu'ils iraient jusqu'à redessiner le visage de la terre. Mais parfois, c'est bien plus triste, ils ne s'aiment plus, au point de vouloir déchirer l'univers entier. Ce sont comme de grands enfants qui ne savent pas se reconnaître. Mais heureusement, la vie les aime quand même. Elle me parla aussi de la terre, si jeune et toute bleue encore, dansant dans l'espace. Et moi, j'étais envoûté par tout cela.

- Tu entends ? Remarquai-je. Encore ce chant des hommes ! Il est gai aujourd'hui, il rit et il est heureux. Toi aussi tu es heureuse même si tu es triste. Triste ou gai, être heureux, je crois que cela veut dire chanter comme les arbres dans le vent, peu importe le vent. Moi, si je ne pouvais sentir ainsi la vie je crois que je m'en irais assez loin...pour toucher la mort.

Je continuais à marcher dans le calme de nos souffles, m'arrêtant parfois pour admirer les splendides oiseaux blancs jouer avec le soleil, puis la mer me rejoignait et me tirait de mes rêveries. J'étais tellement heureux de me rendre compte de tant de vie.

- Tu sais, le chant des hommes, c'est comme leur cœur. Il berce leurs plaisirs et leurs peines au long des jours. Écoute celui-ci conte le temps. Le temps se fait complice des hommes. Il leur joue souvent des tours. Parfois il va très vite, puis il s'arrête tout à coup pour les surprendre au travail. Alors les hommes se sentent vides, se fâchent et crient après le temps. Lui, il s'enfuit en riant !

Je me mis à rire, ce qui amusait bien mon amie.

-Tu as raison, c'est une bien curieuse planète et ce chant qui s'élève de la poitrine des hommes...

\*

La mer...elle est devenue ma grande amie parce qu'elle me laissait lui parler, elle me laissait lui confier ma joie, ma tristesse, mon étonnement perpétuel devant le peuple des hommes dont j'écoutais le doux chant. Elle me laissait libre d'elle-même, elle me laissait m'apprendre à mon rythme, au gré de ma soif d'inconnu. Elle se rendait présente et demeurait ouverte, livrée sans tenter de m'assommer de ses riches connaissances ou de m'écraser par l'étendue magnifique de son corps. Elle me laissait étranger à mon entourage. J'en devenais enfant, de plus en plus enfant de la vie, car je sentais de mieux en mieux mes apparences, de même ce qui me nie ou me confirme. Plus on s'étonne de tout, je crois, plus on saisit la beauté de chaque chose, plus on mûrit d'essence et de silence, plus on s'enfante.

Pourtant la mer ne me parlait pas beaucoup, du moins pas avec les mêmes mots que moi. Mais s'il fallait s'arrêter à des mots pour comprendre la vie...Sa présence me faisait bien plus de bien que des paroles. Elle m'écoutait et réagissait à ce que je disais en riant avec moi de son écume blanche (c'est vrai !), en dansant avec moi sur les rochers, en me caressant affectueusement les pieds, en pleurant avec moi sur la grève sauvage. Y a-t-il autre chose à faire dans cette vie, dites-moi? Bien sûr, on peut se prendre pour un plus grand que les autres' : on s'invente un poste et une utilité, on se crie plus compétent », on finit par le croire, et on ramasse le plus possible de petits objets brillants. On se sent si important, alors on est important.

Quand je pense à tous les enfants de la terre se croyant autre chose...

Et le vent s'allie à la mer, la mer au soleil, le soleil à l'univers et l'univers chante. Qu'est-ce qui a plus d'importance que la vie en soi? Tous les vents, mers, soleils, univers et sentiments peuplent les hommes. Sentir tout ça vivre !

Et chaque jour, nous marchions côte à côte, enlacés par les chants des oiseaux et des hommes. Ils nous étaient si paisibles. Et moi, je rêvais, je pensais, j'apprenais.

-Tu sais, lui confiai-je un jour, tu es vraiment belle et grande. Tout ton long corps miroite majestueusement au soleil : on dirait que le jour venu, toutes les étoiles du ciel se reposent sur toi de leur nuit de veille. Et tu scintilles de mille yeux. Et le vent se glisse et se prend dans tes vagues bleues. Ça doit être bon de se sentir beau comme ça !

-.....

-Moi ? J'ai l'air un peu bête, mon corps si petit, mes cheveux sauvages. Pourtant j'aime bien sentir le vent jouer dans mes cheveux. C'est se sentir vivre.

-Oui, tu as raison. La vie c'est beau. Et tellement beau que le sentir enivre le corps, allume la prunelle des yeux. Aimer la vie, c'est en être beau, ensoleillé. Aimer ça délie les sens, ça livre simple et nue la beauté au regard. Et on ne peut aimer la vie sans s'aimer. Ah ! Comme il est bon de se sentir beau et vivant. Tu sais, je t'aime...

-Tiens, tu as l'air gaie ! Lui lançai-je. C'est vrai, ils sont beaux les goélands, tellement libres. Tu sais les hommes, je commence à les aimer, je crois. Ils sont si vivants dans leur hymne d'amour de la terre.

Et le temps coula en soi comme lorsqu'on s'abreuve à une source fraîche. C'est bon de le sentir ainsi.

\*

Et nous avons passé nos journées à rêver, à regarder, à parler quelquefois des hommes jusqu'au jour où je l'ai quittée...

Ce matin-là, en venant la chercher, j'avais remarqué son air un peu nerveux. Je n'ai pas dit mot, mais...

- ...

-Heu, oui, répondis-je hésitant et surpris de la question, j'ai l'intention d'aller vivre avec les hommes...

Comment avait-elle pu le deviner ?

-Voyons, serais-tu jalouse ? Ai-je lancé maladroitement. Cela n'eut pas l'air de lui plaire...

- ...

-Mais oui, je vais faire attention. Qu'est-ce qu'elles ont leurs paroles ? Mais pourquoi ne veux-tu pas que je les écoute ? Pourquoi ?

-Un long silence suivi. Je ne comprenais rien à son attitude. Elle semblait vouloir à la fois me garder et me laisser aller. C'est comme si elle avait quelque chose à me dire et qu'elle n'osait pas, quelque chose d'important...

Ah ! Amie, tu me l'aurais dit que je ne t'aurais pas écoutée, que je t'aurais pas comprise. Que pouvais-tu faire d'autre, ce jour-là, que de me donner encore un peu de ton amitié. Tu craignais ce qui allait se passer. Mais tu voulais, je suppose, me laisser libre une fois de lus, libre de vivre ce que j'allais vivre, libre de juger moi-même. Que peut faire une amie en pareil cas ? Doit-il se taire, peut-être prévenir ou même empêcher ? Je ne sais pas. Cela a dû être difficile pour toi. Tu ne m'as pas retenu et je suis ce que je suis. Tout est sans doute pour le mieux ainsi...

La journée passa dans un silence de sentiments se violant les uns les autres : chaleur, amertume, amitié, tristesse, angoisse, jusqu'au moment où je t'ai quittée

\*

Quelques jours s'ouvrirent au temps dans la tristesse et la solitude. Puis par une nuit de pleine lune, j'apparus à la lisière du bois, là même où les grandes marées d'entre-saison empoignent la terre. La lumière du ciel se pressa tout contre mon corps immobile et l'ombre des bois sombres la fouetta de ses longs doigts crochus. Alors les nuages noirs de nuit, semblables à des oiseaux de proie, se mirent à tourner au-dessus de la scène, en fondant les uns sur les autres.

La mer m'aperçut. Toute heureuse de se jeter à ma rencontre, elle gonfla ses vagues...hésita et les retint. Un frisson courut sur ses crêtes.

Je la regardai. Elle me regarda. Elle dévisagea cette forme humaine aux contours de lune, scrutant le visage que les branches dissimulaient de leur voile obscur. Et dans le silence se creusa une distance entre nous.

-Fleuve, interrompis-je.

Les eaux bleurent, tendus par la crainte de ce que mes paroles présageaient. Je sentis que mes mots avaient sonné curieusement en ma bouche, mais je ne comprenais pas. Mes pensées étaient mêlées, confuses, comme si quelqu'un d'autre pensait en moi. Je voulus parler mais il me semblait que le moindre son allait m'éloigner terriblement de la mer, peut-être la faire fuir comme un oiseau effrayé. Pourtant le silence me pesait énormément, m'écrasait.

La mer s'étonna de ce corps immobile et froid. Lui monta alors le goût de s'ouvrir et de le réchauffer tout contre son sein. Mais une troublante odeur d'étranger l'en empêcha. Ses lèvres frissonnèrent à nouveau.

J'ouvrais la bouche : mille mots s'engouffraient dans ma gorge. Mais ils s'y étouffaient sans qu'aucun n'en sorte.

Les vagues soufflaient sur place avec appréhension. Je croyais voir la distance s'accroître entre nous et je ne savais que dire pour l'en empêcher. Le vide courait en ma tête, ou plutôt des milliers d'idées et d'images s'y bousculaient sans rien former de cohérent et de compréhensible. Je les suppliais : « Arrêtez-vous ! » Mais elle m'échappaient et se déchaînaient de plus belle. Je crus trembler, pâlire, tomber à genoux et m'affaler sur le sable en criant « Arrêtez ! Arrêtez ! »

Mais c'était un corps gelé dans l'ombre que la mer interrogeait du regard. Plus un inconnu qu'un ami...

Les nuages nocturnes s'amoncelèrent, étouffèrent les étoiles, éteignirent l'horizon tout en se noyant dans le lointain. Je fermai les yeux. L'univers bascula et je fus projeté à des lieues et des lieues. J'entendis en ma tête le doux bruissement du sable sous mes pas, les battements d'ailes, les cris des oiseaux fous de soleil, le vent ivre de joie chantant à mon oreille comme à un coquillage ; je vis dans mon rêve le combat des vagues dans leur appartenance à la planète : leurs cris et leurs douleurs en se butant de roche en roche, toujours plus dure, toujours plus roche, toujours lus mal ; je les revis éclater de larme vers l'écume et se fondre d'amour chaque fois plus finement, plus amoureusement ; je les sentis ainsi s'user, s'assagir dans l'adoucissement grisâtre des creusets de pierre sculptés à la grandeur du temps ; je perçus aussi le scintillement de l'eau vive au soleil, ses hautes herbes ; je touchai à la puissance du ruisseau qui enfante arbre et plante dans sa descente aux grands vents de la mer. Tout à coup, un feu d'éclairs éclata au milieu de ces visions. Elles se tordirent de douleur et rampèrent sur le sol. Alors un régiment de formes humaines surgit au centre de la ville et piétina les sandres de mes rêves. C'étaient des corps raides, au visage déçu de la vie, des corps sans don de soi,

sans abandon à l'amour, des corps d'absence, le devoir en tête, le sacrifice au cœur, des corps produisant dans un enfer de cris ces corps d'enfants à l'existence planifiée, le devoir en tête, le sacrifice au cœur. La ville s'enflamma et les immeubles sans fenêtre se mirent à danser. Je ne contrôlais plus rien, je ne m'appartenais plus !

Je revins à moi, haletant et épouvanté. Devant moi, la mer attendait sans rien comprendre à l'impassibilité de mon corps. Je regardai les arbres, les rochers, le ciel tout était là. Mais le chant qui marque les pierres qui bat au cœur des hommes, lui s'étais-tu...

J'eus soudainement peur de ce qui m'arrivait. J'eus le goût de fuir, fuir loin d'ici, du silence, loin de la clarté de la lune, loin de la mer, loin de tout. Fuir dans une course démente, une course de bruits, assourdissants, enivrants, une course qui m'étourdirait, me noierait en moi-même. Fuir, n'importe où, n'importe comment, fuir ce corps figé comme un épouvantail, fuir la lueur du ciel, m'enterrer dans les bois aveugles. Fuir ! Fuir !

Mes yeux, pris de panique, couraient en tous sens fuyant ce qu'ils voyaient. La mer cessa un instant de respirer et esquissa un geste vers moi. Alors, mon lourd corps se retourna lentement vers la forêt noire, fit un premier pas, un deuxième, et l'esprit dément de ville partit errer dans sa nuit. Il disparut derrière un bouquet d'arbres, laissant le rivage silencieux, trop silencieux désert ; à peine quelques remous dans l'eau, comme si la mer pleurait...

## TABLE

I. Pierrot: le chant des hommes .....	9
II. Don Quichotte-fleur-bleue .....	20
III. Pierrot: dément de ville .....	39
IV. Pierrot-le-fou .....	50
V. Le pont du clochard .....	64
VI. Pierrot: dieu du ciel .....	70
VII. Pierrot-la-lune .....	83
VIII. Pierrot: l'homme à la mer .....	98

## DESSINS

Pierrot-la-lune .....	8
Pierrot: dément de ville .....	38
Pierrot-le-fou .....	63
Pierrot: l'homme à la mer .....	108